



ENA FITZBEL



*Le curieux manoir
de tante Aglaé*



J'AI
LU

*Le curieux manoir
de tante Aglaé*

*De la même auteure
aux Éditions J'ai lu*

Cher père Noël, sors-moi de là !
Vite de l'air, vite du vert ! (Collectif)
Rendez-vous sous le gui (Collectif)
Avec ou sans valentin ? (Collectif)

ENA FITZBEL



*Le curieux manoir
de tante Aglaé*



Samedi 26 juin

Belle journée. Joli décor de carte postale.
Je me demande tout de même
si j'ai été bien avisée de venir ici...
Oh, et puis zut ! Je n'allais pas rester
sur mon canapé à contempler le plafond !

Moi, c'est Jade Beaumont, vingt-six ans, les cheveux bruns en broussaille retenus par un fichu et les yeux noisette qui larmoient à force de fixer la route. J'ai conduit toute la journée pour venir jusqu'ici, dans ce village niché en contrebas d'une falaise. Sans les indications fournies par le notaire, je ne l'aurais jamais trouvé. Foisic ne figure sur aucune carte. Et encore moins sur mon GPS.

« Quelque part en Bretagne, entre Quimper et Vannes », pouvait-on lire sur le testament de

ma grand-tante Aglaé. Merci pour les détails, je n'en demandais pas tant !

Aglaé Bissel est morte il y a trois mois – apparemment de sa belle mort car dans son sommeil, une chance pour elle ! – et m'a légué un manoir dont je ne soupçonnais pas l'existence. Qui aurait cru que la sœur de ma grand-mère maternelle se souviendrait de moi ? Et surtout qu'elle me valoriserait par rapport aux autres membres de la famille ?

Avant de recevoir le courrier du notaire, j'ignorais tout d'Aglaé, dont je n'avais jamais entendu parler. Cette ancienne directrice d'école n'habitait plus l'Hexagone depuis une bonne vingtaine d'années puisqu'elle avait choisi la Nouvelle-Calédonie pour y couler une retraite tranquille. La dernière fois qu'elle avait rendu visite à mes parents, je n'étais âgée que de deux ans. Bien entendu, ma couche-culotte et moi n'avons gardé aucun souvenir d'elle. Au dire de ma mère, ma conduite avait été exemplaire, là où mon grand frère Béryl s'était montré insupportable. Quant à Opale, ma sœur aînée, elle avait vomi sur les chaussures de notre aïeule. Ceci expliquerait donc cela !

J'aurais pu refuser la succession et, dans ma folle générosité, permettre à ma fratrie d'hériter dudit bien. Mais la curiosité m'a poussée à aller

le voir de près. Et, surprise, me voilà ! À quoi ressemble une vieille bicoque abandonnée depuis plus de deux décennies, qui a toutes les chances de tomber en ruine ? Mystère et boule de gomme. M'est avis que de gros travaux de rénovation m'attendent.

Fort heureusement, je n'ai pas l'intention de m'y installer. Les bleds paumés, ce n'est pas ma tasse de thé. Je suis une citadine, moi ! Une Parisienne pure souche, au chômage certes, mais qui compte bien réaliser une coquette plus-value à la fin de l'été. Une fois le manoir retapé, je le mettrai en vente, rentrerai à Paris et m'achèterai un appartement dans le Marais – mon quartier préféré. J'aurai enfin un vrai chez-moi. Et après ? Pourquoi ne pas reprendre des études ou chercher un emploi ? Un emploi plus stable que ceux que j'ai enchaînés depuis près d'un an.

Des rêves plein les poches, je traverse, dans ma Twingo orange, le village baigné de soleil. Très haut dans un ciel limpide, des mouettes planent, portées par le vent. Je délire ou elles m'escortent ? Du moins, ça en a tout l'air. À ma droite, des bâtisses à deux étages bordent la route, que je remonte en direction d'une gigantesque falaise crayeuse. Leurs fenêtres sont comme des yeux curieux braqués sur moi. Les maisons arborent des couleurs appétissantes : grenadine, citron,

framboise, aubergine, menthe, olive... Cela me donne une de ces faims ! À ma gauche, la mer à marée basse dévoile une vaste étendue de sable d'un blanc immaculé. L'eau, aux incroyables nuances turquoise et azur, étincelle.

— C'est beau, n'est-ce pas ? m'exclamé-je, émue.

— Wouaf !

Lui, c'est Rimbaud, mon adorable teckel marron et feu à poil ras de dix mois qui m'accompagne dans cette équipée. Il a été très sage durant le voyage mais il commence à montrer quelques signes d'impatience. Les pattes posées sur le tableau de bord, la langue pendante, il s'agite.

— Ne t'inquiète pas, nous sommes presque arrivés, mon chou.

Effectivement, j'aperçois à l'instant le panneau qui indique la direction de la mairie. Appliquant à la lettre les consignes du notaire, je quitte le boulevard du Front-de-Mer et tourne à droite dans la rue Brise-Lames. Elle grouille de monde. Et pour cause, c'est jour de marché. Des exposants en tous genres encombrant les trottoirs de leurs étals. Les clients vont et viennent sur la chaussée. Il règne un joyeux désordre qui me force à rouler au pas. Au bout de dix minutes à poireauter, je ronchonne, agacée d'être freinée dans mon élan. Enfin, miracle, je parviens à dépasser le bureau

de poste et emprunte une rue tout aussi animée à ma gauche. Celle du Bon-Dieu. Reste à savoir si j'y croiserai le Très-Haut...

Parvenue au niveau d'une église romane de briques rouges, je m'engage dans un labyrinthe de ruelles délaissées par les marchands ambulants. Le calme succède à l'agitation. Bien que pourvues de jardinières regorgeant de fleurs, les maisons carrées en pierres grises que je rencontre semblent inhabitées. Je ne suis pas très rassurée. Plus aucun panneau de direction en vue. Me serais-je égarée ? Quelques instants plus tôt, je maudissais les attroupements de piétons qui freinaient ma progression. Désormais, je donnerais cher pour trouver une âme charitable à qui demander mon chemin.

Par chance, Foisic est un tout petit village. À force d'avancer, je finis par regagner les rues qui accueillent le marché en plein air. En même temps que l'animation, les panneaux d'indication apparaissent de nouveau, comme par magie. Louée soit la civilisation ! Je ne tarde pas à atteindre la place de la Mairie, envahie par la foule.

« Un manoir à la façade rose et à deux étages en face de l'école primaire. »

Par-dessus les parasols colorés qui protègent les étalages de produits frais des rayons du soleil, je l'aperçois. À l'évidence, il a connu des jours

meilleurs. Un été ne sera pas de trop pour effacer les stigmates de longues années de négligence. Peinture écaillée, volets abîmés, carreaux fissurés, lierre envahissant... J'appréhende ce qui m'attend à l'intérieur. Pourvu que le toit d'ardoises ne fuie pas !

C'est loin d'être la demeure de mes rêves, mais puisque je n'y resterai pas...

En ouvrant la porte d'entrée, une bouffée d'air renfermé me saute au visage. Rimbaud éternue. Je ne suis pas loin de l'imiter. Ça commence bien ! Le rai de soleil qui pénètre à notre suite éclaire un vestibule figé dans le temps. Les aiguilles de l'horloge murale sont arrêtées. Les boiseries ternies étouffent les bruits extérieurs.

Je referme le battant derrière nous. L'obscurité tombe, et un silence de mort nous enveloppe. J'appuie sur un interrupteur, mais aucune lumière ne jaillit du plafonnier. Devrais-je allumer des bougies, comme dans l'ancien temps ? Le notaire m'a assuré qu'il avait fait rétablir l'eau et l'électricité. Bon, il ne me reste plus qu'à trouver le compteur électrique.

— Courage, Rimbaud, lancé-je tout haut, plus pour moi-même que pour mon compagnon à quatre pattes. Tout se passera bien, tu verras.

Espérons-le ! Éclairée par la lampe torche de mon smartphone, je m'avance dans un long couloir.

Le papier peint à fleurs est vieillot mais il tient toujours en place. J'avise une porte à ma gauche et actionne la poignée. Fermée à clé. Il en va de même pour la suivante. C'est gai !

Je continue ma route. Chacun de mes mouvements soulève des volutes de poussière que Rimbaud traverse en éternuant. Le parquet grince atrocement. Je ne suis plus très sûre de vouloir rester quelques jours dans ce manoir. *Mon manoir*. Rimbaud est tout aussi réticent, à tel point que je suis obligée de tirer sur sa laisse pour lui enjoindre de m'emboîter le pas. Dans le salon que nous dépassons, les meubles ensevelis sous des housses de protection m'évoquent des silhouettes de fantômes. Si je n'avais pas roulé cinq heures pour venir jusqu'ici, je repartirais sur-le-champ.

Le couloir débouche sur une vaste cuisine rustique au sol carrelé couvert de boue séchée. Le compteur électrique s'y trouve. Je l'enclenche. Alléluia, la lumière se fait ! Déjà, l'endroit me paraît moins effrayant. Je me précipite vers l'évier. D'abord jaunâtre et malodorante, l'eau qui coule du robinet ne tarde pas à devenir transparente. Je glisse une main sous le jet. Une douce tiédeur m'indique qu'un cumulus remplit son office.

— Voilà qui est mieux ! m'exclamé-je, rassurée.

Un aboiement me répond. Je me tourne vers Rimbaud. Ses yeux sombres pleins d'intelligence m'adressent la plus pressante des supplications.

— C'est d'accord, tu peux sortir.

Je me dirige vers la porte-fenêtre, qui n'est pas verrouillée. Je l'ouvre, puis pousse le volet. Le bon air pur du dehors chasse les odeurs de vieille tuyauterie et de moisi qui stagnaient dans mes narines. En revanche, le spectacle qui s'offre à moi est bien moins enchanteur.

— Mince ! grogné-je, contrariée.

Je ne connais rien aux plantes, mais je sais identifier une friche. Le jardin tout en longueur qui s'étend entre une terrasse rongée de mousse et un mur de briques rouges est envahi par les mauvaises herbes. Les ronces étouffent les arbres et les arbustes. Une liane aux fleurs violettes étrangle la pergola toute rouillée. Il en faudra, de l'huile de coude, pour rendre sa splendeur d'antan à ce fouillis végétal !

— Eh, reviens ! m'écrié-je à l'intention de mon petit compagnon tandis que la laisse m'échappe des mains.

Rimbaud a profité de mon hébètement pour filer ventre à terre dans les fourrés épineux. Il sera dans un bel état, tout à l'heure ! Tant pis, je ne lui courrai pas après. Après ce long voyage en voiture, il a certainement besoin que je lui

lâche les coussinets. Et puis, j'ai d'autres priorités. Les réprimandes et les leçons de bonne conduite attendront que je viabilise les lieux. Le bain et le brossage de poils également.

Je commence par vider le coffre de ma Twingo, garée devant le manoir. Le marché bat toujours son plein, de sorte que beaucoup de monde passe à côté de moi. La plupart des gens affichent des airs de bonhomie cordiale. Certains me saluent avec courtoisie. Je décèle dans le regard de nombre d'entre eux de la curiosité, teintée d'étonnement. Je n'ai pas l'habitude de susciter un tel intérêt. À Paris, c'est tout juste si j'adresse la parole à mes voisins de palier.

Une fois mes allers-retours entre la voiture et la demeure terminés, je rentre me mettre au calme. Avant de quitter l'autoroute, j'avais acheté des sandwiches et des boissons dans une station-service. Je m'installe dans la cuisine pour dévorer mon déjeuner sur le pouce. J'ignore ce qui retient Rimbaud dans le jardin depuis tout à l'heure, car il n'a toujours pas montré le bout de son museau. Des jappements joyeux m'indiquent toutefois qu'il est encore dans les parages.

Mon repas achevé, j'entreprends de visiter le manoir et commence par le rez-de-chaussée. Deux portes verrouillées m'empêchent de découvrir ce qui se cache derrière. Je me rabats sur le salon,

où j'ouvre les volets et ôte les housses de protection des meubles. Ma grand-tante Aglaé avait un goût pour le moins surprenant. Le mobilier noir laqué, les tissus en peaux d'animaux et les bibelots hétéroclites dégagent un charme suranné qui n'est pas sans évoquer ces intérieurs exotiques d'inspiration coloniale. Tout est en excellent état. Cette pièce ne nécessitera pas de rénovation. Un coup d'aspirateur et de plumeau ainsi qu'un peu de peinture blanche sur les murs suffiront.

Je m'approche des deux fenêtres. Elles donnent sur la place brûlée par le soleil. Marchands ambulants et badauds l'ont désertée. J'aperçois ainsi en son centre une fontaine en forme de dolmen, Bretagne oblige ! Quelques voitures sont garées dans la rue qui encercle l'esplanade. Parmi les bâtisses du pourtour se trouve la mairie, surmontée d'un drapeau bleu, blanc, rouge et d'un second à bandes horizontales noires et blanches. L'école primaire dont parlait le notaire se situe juste en face du manoir.

Je quitte le salon et retourne dans la cuisine. Je commence par nettoyer le carrelage. Après avoir désinfecté à la lingette bactéricide les placards et un réfrigérateur vétuste mais fonctionnel, je range les denrées et les produits frais que j'avais songé à emporter. Pâtes, riz, sucre, café, pain, beurre, plats préparés... De quoi tenir quelques jours sans

avoir à faire des courses. Par souci de propreté, je remplis un lave-vaisselle tout aussi opérationnel avec quelques ustensiles de cuisine et démarre un programme à haute température.

— Je serai en haut, Rimbaud, crié-je en direction du jardin, les mains en porte-voix, avant d'empoigner deux grosses valises et de gagner l'escalier.

Si la « réhabilitation » du rez-de-chaussée – à l'exception des pièces impénétrables – s'est déroulée sans encombre, je redoute ce qui m'attend dans les chambres à l'étage.

Comme il fallait s'y attendre, deux autres portes sont fermées à clé au premier étage. Je commence à cerner la personnalité de ma grand-tante Aglaé : une femme à l'esprit pratique et à la vie bien rangée. Les seules pièces ouvertes sont des W-C, une salle de bains entartrée et deux chambres. La première est vide, la seconde ferait pâlir d'envie ma sœur.

En plus d'être décoratrice d'intérieur, Opale, trente ans, possède un magasin d'antiquités dans le quartier du Marais à Paris. Hors de question de l'inviter ici ! Elle essaierait à coup sûr de s'approprier les meubles, dont ce magnifique lit à baldaquin. Dans tous les cas, elle critiquerait mes choix et me dicterait des ordres. À l'entendre, je suis une bonne à rien qui ne finit jamais ce qu'elle entreprend. Est-ce ma faute si je n'ai pas encore trouvé ma vocation ?

Papa voulait que j'embrasse une carrière scientifique, comme mon frère et lui. Béryl, vingt-sept

ans, suit en effet une formation d'ingénieur à l'université Paris-Saclay. Il achève sa dernière année. Mon père est quant à lui chercheur en géologie à la Sorbonne. Sa passion pour les minéraux s'est d'ailleurs exprimée dans les prénoms qu'il a donnés à ses enfants. Écoutant ses conseils éclairés, après l'obtention de mon bac, je me suis inscrite dans une école d'ingénieurs en génie mécanique. Ma troisième année validée, je n'ai pas souhaité continuer. Le dessin industriel me rebutait suprêmement.

De peur que mon paternel ne fasse une attaque cardiaque, j'ai persévéré dans l'erreur avec brio. Je me suis tournée vers les sciences fondamentales, en intégrant un cursus d'astrophysique à l'université de Sheffield, en Angleterre, espérant décrocher mon bachelor. Mais les cratères et les volcans des planètes à apprendre par cœur ont eu raison de ma motivation. J'ai profité de la crise de la Covid-19 pour tout arrêter et rentrer en France. Depuis maintenant un an, je vis chez mes parents et enchaîne les petits boulots ; sans être complètement indépendante financièrement, je ne reçois pas d'argent d'eux. Ma mère aimerait bien que je reprenne mes études. Des études de quoi ?

Remettre en état ce manoir est la seule chose qui me stimule. J'y vois là l'occasion de prouver

à ma famille que je suis capable de mener un projet à son terme. Pour l'instant, personne d'autre que Rimbaud ne croit en moi. Et pour cause : je n'ai jamais oublié de lui donner sa ration de croquettes Happy Pooch ainsi qu'une bonne dose de câlins ! Mais ça va changer, c'est moi qui vous le dis.

Pleine d'énergie et de niaque, je ne ménage pas ma peine pour briquer la salle de bains. Je ré cure le lavabo, la baignoire, gratte les traces de calcaire, détartre les robinets. Je vais même jusqu'à m'agenouiller pour désinfecter la cuvette des W-C.

— Ah oui ? Ils me prennent pour une nul-larde..., maugrée-je entre mes dents. Ils verront ce qu'ils verront !

Le front en sueur, je m'attaque ensuite à la chambre à coucher, que je dépoussière et aère. Dans la grande armoire en bois sombre, je range mes vêtements. Les courties du lit à baldaquin ont besoin d'être nettoyées. Je les décroche et les sors de la pièce. Ils finiront dans le lave-linge. Et que je n'entende pas quelqu'un me traiter de canard sans tête, car j'ai été suffisamment prévoyante pour apporter une couette et du linge de lit. Or, je n'ai pas commencé à en recouvrir le matelas que la sonnette retentit.

Tiens donc, je reçois de la visite...

Empêtrée dans les draps, je tarde à réagir. Le carillon de l'entrée devient insistant.

— J'arrive ! crié-je.

Je descends l'escalier. Au même moment, un bolide court sur pattes le remonte : Rimbaud, avec un gros os entre les dents. Je tente de l'attraper mais il file entre mes jambes.

— Reviens ici, et lâche cette horreur immédiatement ! lui ordonné-je, pivotant sur mes talons.

Au lieu de m'obéir, il se réfugie dans la chambre à coucher. De nouveau, la sonnette se fait entendre. Bon, je réglerai cette histoire plus tard, et Rimbaud ne perd rien pour attendre ! Pour l'heure, je dois aller accueillir mon visiteur.

— Ne grimpe pas sur le lit, grondé-je avant de descendre les marches quatre à quatre.

Une fois dans le vestibule, j'ouvre la porte. Deux femmes se tiennent sur le seuil.

— Bonjour. Nous avons vu une voiture devant la maison, me dit la plus jeune, un sourire aux lèvres.

— Et les volets n'étaient plus fermés..., ajoute la seconde. Vous êtes bien la nouvelle propriétaire du manoir ?

Intriguée par l'air triste de ses iris vert délavé, je la dévisage. Ces fils d'argent dans sa chevelure auburn coiffée en chignon me font penser qu'elle est bien plus âgée que ma mère. Et aussi plus ringarde, avec sa jupe à fleurs, son chemisier blanc

et ses mocassins à pompons. Serait-elle venue me soutirer des fonds pour le compte de quelque association caritative ?

— Oui, fais-je, sur la défensive. Ce manoir m'appartient.

— Nous vous souhaitons la bienvenue à Foistic, renchérit la plus jeune. Je me présente, je suis Anne Drésin, la maire. Mais tout le monde ici m'appelle Anne.

— Enchantée, Anne, répliqué-je laconiquement, refusant de dévoiler mon identité.

Je la regarde avec attention. La trentaine, maigre, le teint pâle, elle ne cesse de souffler sur ses cheveux blonds peu fournis qui lui tombent devant les yeux. Vêtue d'un jean et d'un tee-shirt arborant le slogan « Les Bretons sont sympas, mais faut pas les chercher », elle tient dans ses mains une marmite qui me rend perplexe. Est-ce là-dedans que je suis censée verser mon obole ?

— Et voici Sylvie Landrec, qui possède la quincaillerie en face du bureau de poste, poursuit-elle. Nous vous apportons du kig ha farz pour votre dîner. Vous devez être en pleins travaux, vous n'aurez certainement pas le temps de cuisiner.

— Du kiguafarsse ?

— Du pot-au-feu, intervient Mme Landrec. Il ne date que d'hier. Nous l'avons servi au repas des anciens.

Comprenant enfin à qui j'ai affaire, je deviens rouge comme une tomate. Pourquoi ai-je l'esprit aussi tordu ? Ces femmes n'ont rien de démarqueuses. Je m'en veux de les avoir soupçonnées d'être vénales. Leur cœur est pur. Le mien me fait honte.

— Ah, oui ! Du pot-au-feu, bien sûr, débité-je à toute vitesse, ouvrant la porte en grand. C'est très aimable à vous. Je suis très touchée. Mais entrez donc.

— Nous ne voudrions pas vous déranger, mademoiselle, murmure Mme Landrec d'un ton mal assuré.

— Appelez-moi Jade.

— Si vous nous invitez si gentiment, nous ne pouvons refuser, Jade, rebondit Anne, son sourire s'élargissant.

— Je vous sers du thé... du café ? leur demandé-je, m'effaçant pour les laisser passer.

— Du thé, merci, répliquent-elles de concert.

Abandonnant mes invitées dans le salon, je file à la cuisine et range dans le réfrigérateur le gloubi-boulga – impossible de prononcer son vrai nom. Elles ne pipent mot tandis que je prépare la théière. Une fois de retour, je dépose un plateau garni sur une table basse en forme de coffre de pirate et m’assieds au bord d’un fauteuil colonial fait de sangles de cuir tressées.

— C’est très gentil à vous d’être passées me voir, leur dis-je tout en les servant. Et aussi de m’avoir apporté à manger. Je ne m’attendais pas à un tel accueil.

— Ne nous remerciez pas, Jade, proteste Anne. C’est le moins que nous puissions faire pour vous souhaiter la bienvenue.

— Du sucre ?

— Non, merci. Et puis, la solidarité compte énormément pour nous autres, habitants de Foisic.

Elle accepte la tasse que je lui tends et attrape l'un des cookies au chocolat que j'ai disposés dans une assiette en porcelaine dentelée.

— Pourquoi une aussi jeune femme que vous est-elle venue se perdre au fin fond de la Bretagne ? poursuit-elle, soufflant alternativement sur ses mèches et sur son breuvage.

Nous nous connaissons à peine. Pourquoi lui parlerais-je de mes projets ? D'un autre côté, quel mal y a-t-il à satisfaire sa curiosité ? J'achève de servir Mme Landrec qui, les yeux écarquillés, ne cesse de me scruter, puis je me lance :

— J'ai hérité du manoir de ma grand-tante Aglaé Bissel. Vous ne devez pas la connaître. Elle n'habitait plus ici depuis vingt-quatre ans.

— Est-elle... morte ? hasarde Mme Landrec.

Les jointures de ses doigts crispés sur sa tasse sont blanches. Elle paraît bouleversée. Je hoche la tête, gênée de ne pas me sentir affectée par la disparition de mon aïeule.

— C'est triste, soupire Anne.

— Elle n'a pas souffert. Le notaire dit qu'elle est morte dans son sommeil, lui expliqué-je.

— Je ne l'ai jamais rencontrée. J'ai emménagé à Foisic juste après mon mariage, il y a seize ans. Je suis une pièce rapportée, comme qui dirait ! ironise-t-elle avec un petit rire nerveux.

— Nous te considérons désormais comme l'une des nôtres. N'oublie pas que nous sommes une majorité à avoir voté pour toi aux dernières élections, la rassure Mme Landrec, qui lui tapote l'épaule avant de reporter son attention sur moi. Je connaissais bien votre grand-tante. Elle a été mon institutrice durant toute ma scolarité en primaire.

— J'ai cru comprendre qu'elle était très sévère, hasarde Anne.

— C'est le moins que l'on puisse dire...

Ouvrant grand les oreilles, je les écoute relater des anecdotes sur mon aïeule et sirote mon thé. J'apprends ainsi qu'Aglaé était une directrice d'école très impliquée dans son travail. Grâce à elle, beaucoup d'enfants du pays ont reçu une solide éducation. Elle a mis du plomb dans la tête des plus réfractaires d'entre eux. Hormis pour faire de longues promenades sur la grève à marée basse, elle sortait peu. Son aversion pour l'eau était notoire. Personne ne l'a jamais vue se baigner. À ce jour, ses rares amis sont tous morts et enterrés au cimetière du village.

— Quoi qu'il en soit, elle vous a légué un fort beau manoir, achève Mme Landrec, balayant la pièce du regard. Il me paraît en excellent état.

— Ce n'est pas le cas du jardin, déploré-je. Et les boiseries extérieures ont besoin d'être

repeintes. Je crains en prime que la toiture ne soit endommagée.

— Vous n'aurez aucun mal à trouver de l'aide au village, m'annonce Anne, qui n'a pas encore bu son thé et s'attaque à un autre cookie. Nous avons deux peintres, un couvreur, un plombier, un jardinier... Ne vous inquiétez pas, vous ne serez jamais livrée à vous-même. Foisic est un lieu de vie agréable et convivial, été comme hiver.

— Je vous remercie infiniment. En fait, je ne compte pas rester. Une fois que j'aurai rénové la bâtisse, je la mettrai en vente.

— Sage décision ! lâche Mme Landrec, les mains toujours serrées sur sa tasse.

Sa remarque un peu sèche ne paraît pas étonner la maire, qui acquiesce tout en soufflant sur ses mèches rebelles. J'avoue ne plus rien comprendre. L'instant d'avant, mes invitées me souhaitaient la bienvenue, j'allais devenir leur meilleure amie et elles étaient à deux doigts de donner mon nom à une rue, voire de proclamer un jour férié en mon honneur. Or voilà maintenant qu'elles manifestent le désir de me voir partir. Quelle douche froide !

— Ah, oui, hum... Je voulais savoir... Pourquoi Foisic n'est sur aucune carte ? leur demandé-je à brûle-pourpoint, feignant de ne pas me vexer du traitement cavalier qu'elles m'ont réservé.

Les deux femmes se regardent longuement, comme si je leur avais envoyé une patate chaude dont elles chercheraient à se débarrasser.

— C'est à cause du trésor..., commence Anne, qui s'interrompt net pour boire sa première gorgée.

— Il n'existe pas, tranche Mme Landrec. Il n'a jamais existé.

— Il fut un temps où la contrebande de thé, d'alcool, de tabac et de soieries prospérait sur la Manche, me dit Anne, ignorant le coup de colère de sa voisine. Avez-vous déjà entendu parler des smoggleurs, Jade ?

— Euh, non... si... peut-être..., bafouillé-je, penaude.

Je précise que je ne suis en rien inculte et largement en mesure de citer quelques noms de cratères de la face visible de la Lune : Aristarque, Clavius, Janssen...

— C'est ainsi que l'on appelait les passeurs anglais. Dans les ports du nord de la France – où les taxes étaient moins élevées –, ils se ravitaillaient en marchandises, qu'ils introduisaient ensuite en fraude dans leur pays. Des fortunes ont été amassées tout au long du XVIII^e siècle, pendant lequel ce trafic illicite battait son plein. On raconte que, sous le règne de Louis XV, l'un de ces smoggleurs aurait caché son formidable butin quelque part dans Foisic. Depuis la Révolution

française, des générations de chasseurs de trésors se sont succédé ici pour tenter de le débusquer.

— Tu ne devrais pas lui parler de ces histoires à dormir debout, s'énerve Mme Landrec, qui s'est levée. Elles ont déjà fait suffisamment de mal autour de nous.

— Ne te fâche pas, Sylvie. J'essaie juste d'expliquer à notre hôte pourquoi notre village ne figure pas sur les cartes.

— Nous ne voulons plus qu'aucun baroudeur ne s'aventure ici. Je compte sur vous, Jade, pour oublier au plus vite ces fables.

Sur ces mots, Mme Landrec, plus blanche qu'un cadavre, incline la tête, marmonne un « À bientôt » du bout de ses lèvres pincées et sort précipitamment.

— Je ne sais pas quoi dire..., murmuré-je, interloquée, après avoir entendu la porte d'entrée claquer avec bruit. J'ignorais que ma question soulèverait de telles passions.

— Le sujet est sensible, souffle Anne, ses mèches voletant au-dessus de son front. De nombreux concitoyens ont perdu un ou plusieurs membres de leur famille dans cette quête insensée. L'année dernière, ce sont le fils et la bru de Sylvie qui ont disparu. Noyés.

— C'est affreux ! m'exclamé-je, horrifiée.

— Ils cherchaient une grotte du côté de la falaise. Les gendarmes pensent qu'ils ont été piégés par la marée montante. Méfiez-vous-en, Jade. La marée ne fait de cadeau à personne.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier.

